

—Pas une souris n'aurait pu passer devant moi sans que je la visse, répondit la sentinelle attentive ; comment un maudit Barvarois y aurait-il passé ?

—Retournez donc avec moi dans la grande route et nous irons en avant ; car il ne peut plus tarder longtemps et plus nous serons loin de la ville, mieux cela vaudra.

Les conspirateurs, car je ne pouvais plus douter qu'ils ne le fussent, se retirèrent, et dès que le bruit de leurs pas se fût perdu dans l'éloignement, je sortis de ma retraite et me hâtai de rentrer dans mon quartier.

Après l'aventure de cette soirée, il s'écoula quelque temps sans que je pusse obtenir une seconde entrevue avec Dorothee. Dans l'intervalle, je reçus un soir l'ordre d'escorter avec ma compagnie, un envoi d'argent, qui se rendait à Botzen. Comme je passais devant le château de son père, je résolus d'essayer à tout prix de revoir l'objet qui remplissait toutes mes pensées, la nuit comme le jour. J'ordonnai à mon lieutenant d'aller m'attendre dans un village plus avancé, et, mettant pied à terre, j'entraï dans un sentier de traverse qui conduisait à la grande porte du château. Je la trouvai tout ouverte et je fus sur le point de me présenter dans le salon sans avoir été annoncé, quand je tressaillis et demeurai immobile en entendant la voix rude et désagréable de Rusen qui disait à une personne que je ne voyais pas :

—A demain soir donc, dans le château de Salurne !

—C'est convenu, répondit une autre voix ; mais, arrêtez, écoutez-moi !

Cette voix était celle de Dorothee.

Je ne saurais rendre compte aujourd'hui de toutes les idées qui passèrent en ce moment par mon esprit, et de toutes les sensations que j'éprouvai : c'était un mélange de jalousie, de désappointement et d'indignation ; quand la connaissance me revint tout-à-fait, je me retrouvai courant au grand galop sur la route pour rejoindre ma compagnie.

A notre retour, dans la soirée du lendemain, je changeai les cantonnemens de mes soldats, à qui je fis donner des billets de logement chez les paysans du village de Salurne ; et, après avoir assisté à l'installation des hommes et des chevaux, je traversai un ravin sauvage et terrible, que la nature semblait avoir placé là pour défendre les approches du vieux château qui s'élevait au sommet d'un rocher sourcilieux. Ses tourelles brillaient encore aux derniers rayons du soleil couchant, tandis qu'à ses pieds tout était déjà enseveli dans le silence et l'ombre. Je n'avais jamais encore vu ces antiques ruines sous un aspect aussi favorable. Aussi demeurai-je, pendant quelque temps, absorbé dans la contemplation ; mais je fus tiré de ma rêverie par l'apparition soudaine d'un jeune montagnard qui sautait d'une pointe de rocher à l'autre avec une inconcevable agilité. J'avais ôté mon uniforme, afin d'éviter toute insulte de la part des paysans, de sorte que je pus examiner les manœuvres de ce pâtre, sans rien craindre, dût-il lui-même être suivi d'une troupe de ses camarades. Il passa devant moi avec la rapidité du vent, et en passant, il jeta par terre un petit morceau de papier qu'il tira d'un panier suspendu à son bras. Je me hâtai d'examiner ce papier, mais il ne contenait que ces mots énigmatiques : "*Il est temps !*"

Je m'efforçai de deviner le sens de ces monosyllabes. Il était évident qu'ils se rapportaient à la question que j'avais entendu faire à Rusen. Je savais que les Tyroliens étaient en général mal disposés pour leurs nouveaux maîtres, mais ils n'avaient fait voir aucune marque d'une hostilité ouverte et organisée.

Cependant, comme mes soupçons donnaient de l'importance à des choses auxquelles sans cela je n'aurais point fait attention, je me rappelai que depuis quelque temps j'avais remarqué des groupes de personnes s'entretenant mystérieusement et d'un air inquiet. Une fois surtout j'avais vu une foule assez considérable, les regards fixement attachés sur le château de Salurne ; mais c'étaient là des circonstances vagues, d'où je ne pouvais tirer aucune conclusion.

Que fallait-il faire ? Dans le premier moment, je me sentis fortement disposé à retourner au village et à faire prendre les armes à ma compagnie ; mais il me fut impossible de résister au désir de découvrir si Rusen et Dorothee se verraient dans un moment et dans un lieu si étrange. Je résolus de commencer par éclaircir mes doutes à ce sujet et de retourner ensuite à Salurne et à Trente pour y prendre les précautions nécessaires.

En conséquence, je continuai ma route, sans ralentir le pas, malgré la difficulté toujours croissante d'un chemin parsemé de rochers et de ravins. Lorsque enfin je me vis au pied de l'énorme roc sur lequel le château est situé, il me fallut encore trouver l'escalier rudement taillé, par lequel on y montait. La nuit tombait par degrés pendant que je me livrais à cette recherche. Il me serait impossible de décrire mes sensations en ce moment.

Mon oreille, à l'affût, ne tarda pas à reconnaître la voix de Rusen qui parlait de derrière une pointe de rocher. Favorisé par l'obscurité, je me glissai du ce côté et j'avais à peine doublé cette pointe, qu'à la faible lueur d'une lanterne j'aperçus trois figures : c'étaient celles de Rusen, de Dorothee et d'une femme que je n'avais pas encore vue. Cette même clarté me permit de gagner un endroit d'où je pouvais au moins entendre ce qui allait se dire.

Tous trois gardèrent pendant quelque temps le silence, et la lumière vacillante qui les éclairait les faisait ressembler à trois statues de marbre.

—Écoutez-moi, s'écria enfin Rusen, d'une voix rude et courroucée ; il est nécessaire que nous nous entendions bien. Vous savez que je ne suis pas un Tyrolien. Je n'ai aucun intérêt personnel à allumer le feu de la guerre dans ce malheureux pays. Loin de là, les projets de commerce qui m'y ont amené ne peuvent fleurir que dans le sein de la paix et de la tranquillité. Si j'entre dans le complot, si je jette dans la balance tout le poids de mes richesses, de mon influence et de mon crédit, il faut que je sois assuré de ma récompense. Prononcez donc le mot décisif, Dorothee : dites que demain vous serez ma femme et à l'instant même je m'élance au sommet du rocher. Parlez clairement et fermement, car je ne veux plus être joué et surtout pas... ici.

Il s'écoula quelques instans avant que Dorothee répondit, et quand elle s'y décida, ses accents furent si faibles et si tremblans qu'il me fut impossible de distinguer ce qu'elle disait.

—Elle a consenti, dit l'autre femme ; montez donc, si vous êtes un homme.

Il est inutile de décrire l'effet que cette scène fit sur moi. Les acteurs s'éloignèrent et je les suivis à pas dérobés. Au bout d'une minute, je vis la lanterne monter, comme d'elle-même, le rocher. Sa position m'ayant permis de distinguer le commencement des marches, sans hésiter un moment, je me décidai à les monter à mon tour. Elles étaient presque perpendiculaires, glissantes et dangereuses ; mais mes pieds se fixèrent, comme

par instinct, dans les cavités protectrices. Je me rapprochais par degrés de la lanterne ; car mes forces étaient comme doublées par ce sentiment féroce que l'homme ne peut s'empêcher d'éprouver, quand il voit un ennemi mortel en son pouvoir. Immédiatement au-dessus de nous régnait une étroite plate-forme, qui faisait le tour de l'édifice. Ce fut là que j'atteignis mon rival.

M'ayant entendu marcher derrière lui, il se retourna d'un air surpris. Moi, je m'élançai sur lui et le saisis à la gorge.

—Jésus, Maria ! s'écria-t-il en essayant, par un mouvement convulsif, de se cramponner à moi ; n'est-il pas temps ?

—Oui, repris-je, il est temps !

En ce moment, la lueur de la lanterne lui ayant fait reconnaître mes traits, les siens exprimèrent un mélange de joie et d'horreur.

—De par le roi, continuai-je, je vous arrête comme un traître. Voulez-vous être mon prisonnier ?

—Jamais ! s'écria-t-il.

—En ce cas, vous mourrez, repris-je, et je rassemblerai toutes mes forces pour le traîner sur le bord du précipice.

L'italien se débattait en désespéré, et nous luttâmes, pendant plusieurs minutes, suspendus tous les deux au-dessus de l'abîme. La réunion de plusieurs passions diverses doublait la vigueur de mon bras. Mon antipathie personnelle pour cet homme, mon attachement pour mon roi, mon amour pour Dorothee, m'animaient à-la-fois ; mais mon adversaire avait une grande force de muscles, et je ne sais quelle aurait été l'issue du combat, s'il n'eut un moment lâché prise, afin de tirer son poignard. Ce mouvement lui devint fatal. J'étais le plus fort de mes camarades à la lutte, exercice de gymnastique, auquel, dans les momens de loisir que nous laissait la vie de garnison, nous aimions à nous livrer. A l'instant même où Rusen me lâcha, je plaçai mon pied entre les siens, et le renversai dans le précipice. Il tomba, en poussant un cri perçant, sur une masse de rochers. Je demeurai un instant comme pétrifié ; et, dès que j'eus recouvré ma présence d'esprit, je me hâtai de redescendre le rude escalier, pour voir si ma victime vivait encore. En arrivant à l'endroit où il était tombé, j'y trouvai déjà Dorothee et son amie, penchées dans une muette horreur sur le corps immobile de Rusen. La lanterne était toujours attachée à sa poitrine, et brûlait encore.

—Vous, ici, capitaine ? s'écria Dorothee ; juste ciel ! est-ce un songe ?

—Regardons-le désormais comme tel, répondis-je ; vous, du moins, ne devez prendre aucune part à cette scène de crime et de mort.

Elle garda le silence, et s'étant mis à genoux, détacha la lampe de la poitrine de Rusen.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! capitaine Lieber, dit-elle enfin ; il faut que j'aïlle remplir un devoir sacré. Puisque le pauvre Rusen n'existe plus, c'est à moi à achever ce qu'il avait commencé.

—Dorothee ! m'écriai-je, ce langage n'est pas dicté par la raison. Vous êtes trop agitée en ce moment pour réfléchir à ce que vous allez faire. Il faut absolument que je vous emmène loin de ce lieu d'horreur. Partons ; mon devoir ne me permet pas de rester.

—Quel devoir ? reprit-elle d'une voix ferme, mais triste. Savez-vous ce que vous projetez ? Vous voulez trahir, livrer peut-être à la mort l'infortunée que vous prétendez aimer.